

Revue
de l'**histoire**
des **religions**

Revue de l'histoire des religions

3 | 2007
Varia

Laurent BRICAULT, *Atlas de la diffusion des cultes isiaques (IV^e av. J.-C. – IV^e s. apr. J.-C.)*, préface de Jean Leclant

Paris, Institut de France, diffusion : De Boccard, 2001, 28 cm, XXIV-192 p., ill. en noir et en couleur (« Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nouvelle série » XXIII), 69 €.

Anna Van den Kerchove



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5291>
ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2007
Pagination : 376-379
ISBN : 978-2200-92334-1
ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Anna Van den Kerchove, « Laurent BRICAULT, *Atlas de la diffusion des cultes isiaques (IV^e av. J.-C. – IV^e s. apr. J.-C.)*, préface de Jean Leclant », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2007, mis en ligne le 22 janvier 2010, consulté le 25 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5291>

Tous droits réservés

qui était également un « grand maître de l'autobiographie », on ajoutera maintenant la récente édition de son journal portugais. Ce document s'avère particulièrement révélateur de ses états d'âme, et en premier lieu de ses idéologies et intentions futures (M. Eliade, *Jurnalul portughez și alte scrieri*, I-II, Bucarest, Humanitas, 2006) ; on y retrouve la première mention de la notion de « terreur de l'histoire », où Borgeaud reconnaît « sa situation d'exilé, par rapport à une Roumanie emblématique, paysanne et conservatrice des traditions » (p. 193).

L'ouvrage est pourvu à la fin d'une orientation bibliographique (éditions critiques et auteurs mythologiques, pour les sources littéraires essentielles ; quelques études modernes) ainsi que d'un index, et se lit avec un réel plaisir. Ces exercices, dont on regrette uniquement qu'ils ne soient pas plus nombreux, sont un exemple de méthode et de réflexion (voire d'auto-réflexion), à travers une écriture qui reste accessible mais qui ne sacrifie rien à l'érudition et à la finesse de l'analyse. Ces textes republiés et retravaillés constituent donc l'illustration d'une méthode, mais également d'un enchantement pour les mythes, reconnu et justifié. C'est aussi une invitation et une voie d'accès à une discipline qui se révèle de plus en plus orientée vers l'analyse de ses propres évidences, limites et potentialités.

Dan DANA

Laurent BRICAULT, *Atlas de la diffusion des cultes isiaques (IV^e av. J.-C. – IV^e s. apr. J.-C.)*, préface de Jean Leclant, Paris, Institut de France, diffusion : De Boccard, 2001, 28 cm, XXIV-192 p., ill. en noir et en couleur (« Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nouvelle série » XXIII), 69 €.

Avec cet atlas attendu depuis longtemps, Laurent Bricault nous soumet un bel ouvrage qu'il dédie à Jean Leclant, l'initiateur en quelque sorte d'une telle entreprise avec sa publication de deux cartes sur ce même thème. J. Leclant retourne cette dédicace, puisqu'il préface le livre. L'auteur introduit l'atlas en exposant ses principes heuristiques et méthodologiques ; il justifie en particulier les choix géographiques auxquels il a procédé (comme l'exclusion de l'Égypte, pays d'origine des cultes isiaques) et les choix concernant la documentation utilisée. Cette introduction est suivie d'une bibliographie qui, si elle ne prétend pas à l'exhaustivité, se veut la plus complète possible, avec les ouvrages permettant au mieux d'accéder à une bibliographie secondaire. Ensuite, l'auteur suit la même organisation pour chaque zone géographique. Dans un premier temps, une brève notice rappelle la chronologie de l'introduction et de la diffusion des cultes isiaques dans la zone géographique concernée, l'ampleur de cette diffusion et la nature des documents isiaques découverts. Une courte bibliographie, non

exhaustive et qui doit être complétée par la bibliographie introductive, conclut cette notice. Dans un deuxième temps, la carte ou l'ensemble cartographique de la zone concernée. Enfin, ces cartes sont accompagnées d'un index qui catalogue, pour chaque lieu mentionné sur la carte, les documents isiaques avec leur datation et une référence bibliographique. Pour certains documents, le lieu d'origine est incertain ; l'auteur a donc pris le parti de les mentionner aussi bien en relation avec le site où il a été découvert qu'avec le lieu d'origine supposé.

Il n'était pas évident de cartographier cette diffusion en tenant compte de la chronologie et de la nature de la documentation. L. Bricault est parvenu à relever le défi, en réussissant à associer une information la plus complète possible (reconnaissant prudemment ne pas prétendre à l'exhaustivité) et la lisibilité des cartes, grâce à un choix judicieux des couleurs (pour la chronologie) et des symboles (pour la nature des documents cartographiés). L'ensemble est facilement maniable avec l'insertion, appréciable, d'une légende mobile, sous forme de marque-page. Le tout est chapeauté par une carte générale qui présente selon deux critères, chronologique et numérique, les sites ayant livré de la documentation isiaque. À la fin, une série de cartes récapitule la localisation des sanctuaires isiaques, cartes précédées d'un index de ces sanctuaires. Deux autres index clôturent cet atlas, l'un des noms anciens, l'autre des noms modernes (écrits en italique sur les cartes et dans les index particuliers).

Nous voudrions faire à présent quelques remarques critiques sur l'organisation et la présentation. L. Bricault a classé les cartes selon un ordre géographique, à partir de la Grèce, ordre qu'il n'est pas toujours commode de suivre. Ceci l'amène à insérer la carte de la Bretagne entre celle sur la Germanie inférieure et celle sur les Germanies : peut-être aurait-il mieux valu la placer avant la série cartographique sur les Gaules et les Germanies, quitte à rompre la continuité continentale entre les Gaules et l'Ibérie. De même aurait-il été préférable de parler de la Campanie et du Latium avant l'Italie méridionale. En effet, l'auteur mentionne, p. 142, Puteoli, Pompéi et Herculaneum, dans la notice de la carte XXX sur l'Italie méridionale, alors que ces sites sont cartographiés sur la carte XXXIII, Campanie et Latium, et mentionnés dans l'index correspondant. Ceci montre que le classement n'est pas évident. Il en va de même pour le découpage entre les cartes, une même région pouvant être représentée en partie sur deux cartes. Ainsi, l'Aquitaine est-elle cartographiée sur trois cartes, ce qui ne facilite pas la consultation des informations concernant cette région. Ces difficultés entraînent des doublons : un même site peut apparaître sur deux cartes ou dans deux index. Cela ne pose en soi aucun problème, sauf si les indications données dans les deux cas ne sont pas identiques ; ainsi pour le site de Tomis sur les cartes VIII et XII où il manque deux données, ou pour le site de Chios sur les cartes IX et XIII où les données chronologiques ne sont pas identiques. Pour ce dernier site, p. 41 dans l'index de la carte IX, l'auteur ne donne aucune indication chronologique pour la pièce de monnaie,

alors qu'il en indique une page 57, dans l'index de la carte XIII. Il en va de même pour Cadyando entre les cartes XIII et XIV ou Almadovar, entre les cartes XIX et XX.

Du fait de ces doublons, et comme cet atlas est un véritable instrument de travail, la consultation doit être facilitée pour l'utilisateur amené à naviguer d'une carte à l'autre. Or, il n'y a pas toujours une correspondance exacte entre les sites cartographiés et ceux qui apparaissent dans l'index correspondant à la carte. L'auteur fait parfois des renvois d'une carte à une autre (ou d'un index à l'autre), mais cela n'est pas systématique. Par exemple, les sites d'Ambracia et de Nicopolis sont cartographiés sur la carte V ; cependant, ils sont mentionnés non dans l'index correspondant à cette carte, mais dans celui de la carte VI, et il n'y a aucun renvoi à cette carte. Il en va de même pour Telesia, cartographié sur la carte XXX et mentionné seulement dans l'index de la carte XXIX.

Terminons par quelques oublis et erreurs. Sur la carte XXIII, pour Lugdunum, des shaouabtis ne sont pas cartographiés, alors qu'ils sont mentionnés dans l'index de la carte. De même, il est question d'une statuette de Fortuna à Lauriacum, p. 120, mais elle n'est pas cartographiée sur la carte XXVI. Mentionnons également le site d'Arelate pour lequel plusieurs documents isiaques ne sont pas cartographiés, comme une stèle funéraire, alors qu'ils apparaissent dans l'index de la carte XXVIII. De plus, certains objets n'ont pas été cartographiés, comme des lamelles ou des tessères. Des sites n'ont pas été cartographiés, comme Mediolanum-Santonum, Lions et Tronoën sur la carte XXI. De plus, quelques erreurs se sont glissées dans les noms : sur la carte XX, il est mention du site moderne de Badajoz, qui n'apparaît ni dans l'index de la carte ni dans l'index général des noms modernes ; en revanche, dans les deux index, il est question de Padrão, absent de la carte XX. Sur la carte XXII, Aardenburg est situé dans la Gaule Belgique, alors que dans l'index de la carte c'est dans la Germanie inférieure septentrionale ; en revanche, Advataca Tongrorum est situé dans cette Germanie tandis que dans l'index, c'est dans la Gaule Belgique.

Terminons en regrettant l'absence d'une certaine homogénéisation dans l'orthographe des noms, dans le sens où on ne voit pas pourquoi la terminaison, grecque ou latine, de certains noms change entre l'index ou la notice et la carte ou d'une carte à l'autre : Lemnos (carte VIII) et Lemnus (p. 34), Abydos (p. 48) et Abydus (carte XII), Chius sur la carte XIII et Chios sur la carte IX.

Toutes ces remarques n'enlèvent en rien au fait qu'il s'agit d'un ouvrage de belle qualité, véritable outil de travail qui permet de visualiser l'état de la documentation isiaque actuelle (hors Égypte) par région et par époque et de situer l'étude d'un lieu dans un contexte géographique et chronologique plus large. La consultation des cartes soulève un certain nombre de questions concernant notamment la chronologie de l'expansion et le type de documentation différents selon les régions et les raisons de ces différences.

Cet atlas est fait selon une méthode et des principes qui pourraient être adoptés pour d'autres atlas du même genre.

Anna VAN DEN KERCHOVE,
Laboratoire d'études sur les monothéismes,
 (CNRS / EPHE Sciences religieuses).

NÂGADEVA, *La Défaite d'Amour. Poème narratif*, traduit du sanskrit et présenté par Nalini Balbir et Jean-Pierre Osier, préface de Colette Caillat, membre de l'Institut, Paris, Éditions du Cerf (« Patrimoines, Jaïnisme »), 2004, 241 p., 35 €.

Bien vivant dans l'Inde contemporaine, le jaïnisme fascine l'observateur par la rigueur de ses pratiques. Il n'est pas rare de croiser le chemin de tel renonçant « vêtu d'espace » (*digambara*), c'est-à-dire allant nu, ou de tel adepte « vêtu de blanc » (*çvetâmbara*), voile sur la bouche, qui balaie devant lui, par crainte d'écraser ou d'avalé quelque infime créature vivante. Toutefois, la riche littérature jaïne demeure à peu près inconnue du lecteur franco-phone, fût-il cultivé. On est reconnaissant à Nalini Balbir et à Jean-Pierre Osier de combler cette lacune avec exigence et sensibilité. Remarquable par la qualité de la traduction et de l'appareil critique, l'ouvrage qu'ils publient associe aux méthodes de la philologie celles de la théorie littéraire contemporaine. Ainsi l'introduction, exemplaire d'une érudition soucieuse de se rendre accessible au non-spécialiste, est-elle une somme indispensable à la compréhension du texte et de la doctrine qui l'a produit. Quant aux indianistes, la lecture de l'œuvre les invite à vérifier l'intelligence qu'ils ont de leur champ de recherche, ne serait-ce que par la distance, le déplacement conceptuel ou esthétique, quasi imperceptible ou plus important, qu'installent la doctrine, la mythologie, la cosmogonie, les pratiques, l'art jaïns.

Outre les valeurs de non-violence et de végétarisme, le jaïnisme partage avec l'hindouisme et le bouddhisme la notion d'aspiration à la Délivrance, principe organisateur de la vie en ce monde, y compris pour qui choisit la voie opposée, celle de la jouissance. Encore donne-t-il un tour spécifique à ce désir de Délivrance, en instaurant la nudité comme signe et moyen de la quête la plus extrême. Un trait, il est vrai, qui se retrouve également dans l'hindouisme, mais pas au point de constituer le critère d'un schisme. C'est ainsi que, en 79 de notre ère, les *digambara*, « vêtus d'espace », se séparent des *çvetâmbara*, « vêtus de blanc ». Distribution sectaire aux nombreuses implications dogmatiques et philosophiques, au nombre desquelles on relève que l'interdiction faite aux femmes de la nudité signifie, au moins dans le système *digambara*, leur exclusion de la Délivrance.

D'affiliation *digambara*, la *Défaite d'Amour*, rédigée en sanskrit, et en style *campû* – prose mêlée de vers –, est l'œuvre de Nâgadeva (xiv^e siècle, probablement). Comme tant d'œuvres indiennes, la *Défaite* pose la question